

**“ Nous vous demandons si vous allez manifester ici la force nationale intérieure nécessaire pour assurer le bonheur de la Patrie ou bien si vous donnerez au monde un nouveau spectacle de décadence. ”**

KERENSKY.

# L'ŒUVRE

25, Rue Royale (8<sup>e</sup>)TÉLÉPHONE : ÉLYSÉE 43-45 & 43-46  
APRÈS 21 HEURES : GUT. 76-83

Directeur

GUSTAVE TÉRY

ABONNEMENTS :

	1 an	6 mois	3 mois
Paris.....	20 fr.	10 fr.	5 fr.
Étranger.....	24 fr.	12 fr.	6 fr.

## LA PREMIÈRE JOURNÉE DE LA CONFÉRENCE DE MOSCOU

### Un discours de M. Kerensky

Avant de réunir ou même de convoquer l'Assemblée Constituante, dont la préparation exige des délais assez longs, le gouvernement provisoire russe a organisé à Moscou une conférence consultative, où siègent des délégués de tous les groupements politiques, sociaux et professionnels ; la Douma y est représentée, ainsi que les soviets, les comités, les syndicats patronaux et ouvriers, les coopératives rurales, les universités, etc....

Nous ignorons comment la liste considérable de ces 2.000 membres a été dressée ; on prévoit trois ou quatre jours de délibérations ; le gouvernement a spécifié d'avance qu'il ne recevrait, de la réunion, que des avis, et ne se croyait nullement responsable devant elle. Dès le 25 août, beaucoup de délégués étaient arrivés à Moscou ; MM. Kerensky, Nekrasov, Tchernoï et Pechkharov, ministres, sont descendus au Kremlin ; M. Kerensky se réserverait de parler le dernier, afin de résumer les débats, évidemment pour en tirer la morale nationale. En prévision de troubles possibles, de sévères précautions militaires ont été prises.

La situation, en effet, est encore très incertaine ; dans les partis avancés, on observe une méfiance implacable contre les « bourgeois » et certains éléments de l'armée. Les maximalistes craignent que la conférence de Moscou ne prononce la fin de leur règne et dénoncent de prétendus complots contre la révolution. Les cosaques se groupent autour du très populaire généralissime Kornilov, qui est un des leurs, et ils proclament leur intention de pousser violemment la guerre contre l'ennemi du dehors et celui du dedans, s'il le faut. On a beaucoup remarqué une séance préparatoire, où s'entretenaient notamment MM. Rodzianko, Chingaref, Miloukoff, Goutchkov, le prince Lvov, les généraux Broussilov et Alexeïeff.

Les bruits qui courent : démission de tels ministres, généraux ou délégués, renonciation de l'Ukraine à suivre les travaux de la conférence, ne sont pas officiellement confirmés ; retenons seulement que les querelles civiles ne sont pas apaisées, et que le gouvernement provisoire doit faire appel, sans un instant de répit, à toutes les ressources de son jugement, de sa patience et de son autorité. — H. L.

#### LE DISCOURS DE M. KERENSKY

Moscou, 25 août. — En ouvrant la grande conférence d'Etat, M. Kerensky, président du Conseil, prononce un discours dans lequel il déclare d'abord que le gouvernement a convoqué à Moscou les citoyens du grand pays libre, non pour des discussions politiques ou des querelles de partis, mais pour leur dire ouvertement et franchement la vérité sur ce qu'attend la patrie et leur montrer combien elle souffre pour le moment. Le gouvernement l'a fait encore pour qu'aucun citoyen ne puisse, plus tard, dire qu'il ignorait la véritable situation de l'Etat.

M. Kerensky ajoute que toute tentative de profiter de la conférence pour attaquer le pouvoir national révolutionnaire qu'incarne le gouvernement provisoire serait réprimée impitoyablement par le fer et par le sang. Puis il poursuit :

Ceux qui pensent que le moment est venu de renverser le pouvoir révolutionnaire à coups de baïonnette se trompent, et qu'ils prennent garde, car notre autorité s'appuie sur la confiance illimitée du peuple et des millions de soldats qui nous défendent contre l'invasion allemande.

#### Le ministre flétrit les fuyards de Galicie

Le président du Conseil fait appel au sentiment du devoir chez tous les Russes et, après avoir évoqué les périls de l'heure présente, continue :

Vous savez tous que le problème qui nous incombe, c'est-à-dire la lutte contre un ennemi puissant, implacable et organisé, demande de grands sacrifices, une grande abnégation, un profond amour de la patrie et l'oubli de nos querelles intérieures. Malheureusement tous ceux qui le peuvent ne veulent pas apporter tout cela sur l'autel de la patrie, ruinée par la guerre, et ils rendent ainsi chaque jour encore plus aigue la situation critique du pays.

Dans la vie politique, ce processus de désorganisation est encore plus rapide ; il a même poussé certaines nationalités qui peuplent la Russie à chercher leur salut, non dans une étroite union avec la mère-patrie, mais dans des aspirations séparatistes. Enfin, le tout a été couronné par un grand opprobre sur le front où des troupes russes, oubliant leur devoir à l'égard de la patrie, cèdent sans coup férir à la poussée ennemie, forgeant ainsi pour leur peuple de nouvelles chaînes de despotisme.

Nous serons implacables, parce que nous sommes persuadés que le pouvoir suprême seul assurera le salut de la patrie ; et c'est pourquoi l'entravement vigoureux toute tentative de se servir du malheur national russe ; et, quel que soit l'ultimatum qu'on m'adresse, je saurai le soumettre au pouvoir suprême et à moi, son chef.

M. Kerensky signale les actes héroïques d'une partie de l'armée et le dévouement des officiers luttant contre l'anarchie. Puis il parle du problème qui se pose pour le gouvernement et qui est d'assurer le salut de la Russie et son honneur. L'orateur dit que la période des destructions de la révolution russe est passée et que le temps est venu de consolider les conquêtes de la révolution et de l'Etat lui-même.

Aussi, citoyens, dit M. Kerensky, nous vous demandons si vous sentez dans vos cœurs la sainte flamme qui est indispensable pour atteindre ce but et si vous allez manifester ici, à Moscou, la force nationale intérieure nécessaire pour assurer le bonheur de la patrie ou bien si vous donnerez au monde un nouveau spectacle de décadence.

#### Hommage à la Roumanie

M. Kerensky rend ensuite particulièrement hommage au peuple roumain qui a tant souffert à cause de la guerre. Il ajoute :

S'il est contraint provisoirement de quitter le pays natal, il trouvera l'hospitalité en Russie.

M. Kerensky confirme les promesses faites aux diverses nationalités de Russie par le gouvernement provisoire, et dit :

Mais là où la lutte aura passé la limite du possible, là où on voudra mettre à profit nos embarras pour violer la libre volonté russe, là nous dirons : « Hands off ! »

Parlant de la Finlande, M. Kerensky confirme que le gouvernement empêchera par la force la réouverture de la Diète dissoute et il espère que tout le pays approuvera cette décision du gouvernement.

M. Kerensky a terminé en déclarant que le gouvernement chercherait à protéger l'armée contre les influences subversives qui chassent des cœurs des soldats tout sentiment de honte militaire et qu'il lutterait énergiquement contre les maximalistes et contre toutes leurs tentatives de corrompre la discipline.

#### Lettre du poilu au général Pétain

Cette lettre vous parviendra sans doute après toutes celles que vous avez reçues déjà ; mais j'ai l'espoir qu'elle ne vous sera pas tout à fait indifférente. Si je l'écris, c'est que j'éprouve le besoin de vous l'écrire, c'est que, moi aussi, je veux vous dire : « Merci ! »

Les poilus ont trop dit ce qu'ils pensaient après des attaques moins heureuses pour que, aujourd'hui, ils ne vous fassent pas connaître leur véritable gratitude. Sans écrire, comme celui qui n'a jamais mis les pieds dans un boyau, que les pertes ont été ridiculement minimes (il faudrait que la maman qui a perdu son fils l'étrangle avec son adjectif !) nous qui nous battons, nous savons que vous avez tout fait pour épargner la vie fragile de vos soldats, et, quand nous sommes sortis des tranchées, nous avions l'idée que, cette fois, ce ne serait pas comme tant d'autres fois.

Ah ! mon général, quand vous avez regardé votre montre, quelques instants avant l'heure, votre cœur a dû battre de tous les cœurs de vos soldats. Quelle minute pour un chef comme vous, et quelle angoisse ! et quelle fièvre au vol du premier pigeon palpitant de l'émoi de la bataille, pauvre oiseau de liaison éperdu qui venait vous confirmer votre espérance : la victoire ! J'étais en Artois avec vous, mon général, et j'étais à Verdun au plus mauvais jour ; je vous connaissais ! et quand j'ai escaladé le parapet, dans la lumière sale de ce petit matin d'été, j'avais cette foi en vous qui fait ne douter de rien ! La confiance ! cela ne vaut-il pas mieux que tout pour un soldat prêt à se sacrifier, mais qui veut savoir, avant de tomber, que son sacrifice ne sera pas inutile ?

Quand tout semblait perdu, vous avez crié : « On les aura ! »

On les a eus ! Et, quelle que soit la valeur magnifique du sang qui a coulé, vous avez votre part dans la victoire, et c'est aux soldats que vous commandez qu'incombe le devoir de vous le dire...

Et cette part est si belle que, demain, vous pourrez donner des ordres, on remettra ça, loyalement..., sans arrière-pensée..., avec vous !

Pour copie conforme : D.

#### Les cinq batailles

### Celle de l'Isonzo et celle de Verdun

Le 8 juin dernier, je montai sur le Sabotino, hauteur qui domine de 600 mètres la rive droite de l'Isonzo, à 6 kilomètres au nord-ouest de Gorizia.

La conquête du Sabotino fut avec celle de cette ville, on se le rappelle, le fruit de la campagne d'été de 1916.

De là, j'apercevais distinctement les pentes de la rive opposée, pentes abruptes, dont le Kuk, le Vodice et le Monte-Santo jalonnaient l'arête devant moi. Le plus méridional de ces sommets, celui qui me faisait directement face, était justement le Monte-Santo. Les murs blancs de son couvent encore debout se détachaient nettement au-dessus du sol pelé. Je n'en étais d'ailleurs pas à plus de 2.500 mètres à vol d'oiseau ; mais il dominait de 80 mètres la caverne où je m'étais abrité pour le contempler.

De cette caverne, entaillée dans le roc, sortaient à peine les gueules des dogues monstrueux, canons de 381 et mortiers de 210, braqués dans la direction montagne fameuse qui, seule des trois sommets précités, n'avait pu être enlevée par les Italiens lors de l'offensive du mois précédent.

Cependant, la tranchée de pierre où ceux-ci étaient parvenus courait à deux ou trois cents mètres en dessous ; et, en fouillant le rocher, je distinguais, d'anfractuosités en anfractuosités, le chemin qu'aurait à suivre un jour, pour terminer l'escalade, les braves qui l'occupaient.

Un peu vers ma droite et à mes pieds s'étendait Gorizia, éclatante de blancheur sous le soleil qui dardait. Audessus, de légers flocons : c'étaient les éclatements des obus autrichiens tirés justement du Santo, et, plus loin, du San Gabriele et du San Daniele.

Et je pensais que, si rude que fût le chemin considéré, il faudrait bien, pour dégager la gracieuse cité, en venir à donner l'assaut au Santo d'abord, au Gabriele et au Daniele ensuite.

C'est chose accomplie aujourd'hui en ce qui concerne le premier. On nous dit que cet assaut a été puissamment aidé par une attaque débordante venue de Vehr, à six kilomètres au nord, dont les Italiens s'étaient emparés au début de l'offensive actuelle.

La cote 304 et le Monte-Santo ? A la vérité, c'est un gain de quelques centaines de mètres à peine. Or, que peut valoir pareil gain à côté de l'espace restant encore à parcourir par les Italiens pour atteindre Trieste ou Laybach, à nous pour reconquérir notre frontière ?

« Les Chinois, nos nouveaux alliés, nous le disent dans un proverbe : Quand on a dix pas à faire, le premier constitue déjà la moitié du chemin. »

Tandis qu'au centre et à l'aile gauche du champ de bataille de Verdun nos progrès ont eu, depuis le commencement des opérations, l'ampleur que l'on connaît, notre aile droite était restée un peu en retard. Elle avait bien esquissé, dès le premier jour, une certaine avance vers le bois des Fosses ; elle avait touché, un peu plus à l'est, le bois Le Chaume, mais l'ennemi avait contre-attaqué ; en fin de compte, elle n'avait pas débouché.

Hier, elle s'est mise à l'unisson. Partant du front ferme Mormont-bois des Chambrettes, elle a complètement nettoyé le bois des Fosses, progressé dans le bois Le Chaume et atteint la lisière sud du village de Beaumont. Il est probable que les Boches tenaient, par exception, beaucoup à ce champ d'entonnoirs, car ils ont contre-attaqué furieusement ; sans aucun succès, d'ailleurs.

Général Verraux

#### L'essence est pour rien

Le 21 août, à huit heures un quart du matin, le camion deux-tonnes n° 123.303, appartenant à la S. A. P. n° 1, faisait le voyage de la rue Lebrun à la rue Pinel. Comme personnel, il comportait un conducteur, un convoyeur et un homme de peine.

Il s'agissait de transporter à l'atelier de réparation deux pièces pesant ensemble 3 kilos.

Quelques jours auparavant, le camion trois-tonnes n° 100.160 faisait le même voyage, dans les mêmes conditions, pour porter un paquet de liège.

Mais il y a des jours où ces gros camions transportent jusqu'à 50 et même 100 kilos en trois voyages.

## LES SUCCÈS ALLIÉS

### DEVANT VERDUN

#### Nouveaux progrès de nos troupes

14 HEURES

Au nord de VERDUN, la nuit a été marquée par une grande activité d'artillerie sur la rive droite de la MEUSE, entre SAMOGNEUX et le bois LE CHAUME. Sur la rive gauche, nous avons légèrement progressé au sud de BETHINCOURT. Nos avant-postes sont aux abords du village et bordent la rive sud du ruisseau de FORGES.

Sur les HAUTS-DE-MEUSE, deux coups de main tentés par l'ennemi lui ont coûté des pertes sensibles sans aucun résultat.

Nuit calme partout ailleurs.

23 HEURES

En CHAMPAGNE, notre artillerie poursuivant ses tirs de destruction a provoqué dans les lignes allemandes l'explosion de réservoirs à gaz au nord de la ferme NAVARIN.

Sur la rive droite de la MEUSE, nos troupes ont attaqué ce matin avec vigueur entre la ferme MORMONT et le bois LE CHAUME. Notre attaque a parfaitement réussi et nous a mis en possession de tous nos objectifs. En dépit de la résistance acharnée des Allemands, nous avons enlevé leurs lignes de défense sur un front de quatre kilomètres et sur une profondeur d'un kilomètre environ. La totalité du bois des FOSSES, le bois de BEAUMONT, situé plus au nord, sont en notre pouvoir. Poussant plus avant, nos troupes ont atteint les lisières sud du village de BEAUMONT. Une violente contre-attaque allemande débouchant du bois de la WAILLE a été prise sous nos feux d'artillerie et repoussée avec de lourdes pertes.

Nous avons fait de nombreux prisonniers qui n'ont pas encore été dénombrés. Sur la rive gauche, la lutte d'artillerie a pris par moments une grande violence dans la région au nord de la cote 304.

Rien à signaler sur la rive du front.

## SUR UN FRONT DE SEIZE CENTES MÈTRES LES TROUPES BRITANNIQUES ENLÈVENT LES POSITIONS ENNEMIES

21 HEURES 10

Nous avons attaqué et enlevé, au début de la matinée, les positions ennemies sur un front de plus de seize cents mètres à l'est d'HARGICOURT. Nos troupes ont pénétré jusqu'à huit cents mètres en profondeur, prenant d'assaut les organisations défensives de la ferme de COLOGNE et de la ferme de MALAKOFF, et se sont établies sur le terrain conquis. Cent trente-six prisonniers sont tombés entre nos mains au cours de cette opération.

L'ennemi a, ce matin, à la faveur d'un violent bombardement, lancé une attaque vers la route d'YPRES à MENIN. Procédant à des jets de liquides enflammés, il a réussi à occuper un moment la corne nord-ouest du bois d'INVERNESS. Notre contre-attaque l'a aussitôt rejeté, et notre position est actuellement rétablie.

Une opération de détail exécutée ce matin au sud-est de SAINT-JULIEN nous a permis d'avancer légèrement notre ligne.

Cette nuit, à la faveur d'un violent bombardement, l'ennemi a repris le poste enlevé par nous dans la nuit du 24 au 25, à l'ouest du ruisseau de GELEIDE (sud-ouest de LOMBAERTZYDE).

Recrudescence d'activité d'artillerie allemande, aujourd'hui, dans le secteur de NIEUPORT.

#### En Espagne

### L'AGONIE d'une révolution

L'Espagne est toujours en « état de guerre », mais les agitations révolutionnaires semblent apaisées. Arrestations, perquisitions, charges de cavalerie, canonnades, rien ne fut épargné pour rétablir l'ordre. Nos compatriotes en ont su quelque chose.

En réalité, il faut toute l'ignorance ou nous sommes, depuis toujours, du caractère espagnol, de l'état d'esprit du peuple pour s'imaginer que la révolution était possible actuellement chez nos voisins. Les journaux germanophiles se plaignent à grands cris que nous y ayons aidé. Ils font, nous voulons le croire, injure au bon sens de notre propagande, qui doit assez connaître le pays où elle s'exerce pour ne pas apporter une aide matérielle ou morale à

### SUR LE FRONT ITALIEN

#### Le bilan de huit jours de batailles

20 HEURES

La bataille commence à se révéler par l'ampleur de ses lignes. L'action au nord de GORIZIA, du 19 août jusqu'à présent, peut se résumer ainsi : les valeureuses troupes de la 2<sup>e</sup> armée, après avoir construit quatorze ponts sous le feu de l'ennemi, ont passé l'ISONZO pendant la nuit du 18 au 19, et ont procédé à l'attaque du plateau de BANSIZZA.

Pointant ensuite avec décision sur le front JELENIX-VERI, elles ont entouré les trois lignes offensives ennemies du SEMMER, du KOBILEK et de MADONI, qui s'enchaînaient à cet endroit. Simultanément, elles ont attaqué de front ces mêmes lignes, les rompant malgré la défense acharnée de l'adversaire.

La conquête du MONTE-SANTO a été la conséquence de cette manœuvre hardie. Les troupes de l'armée continuent maintenant à avancer vers la lisière est du plateau de BANSIZZA, poursuivant l'ennemi qui, avec des groupes de mitrailleuses et d'artillerie légère, oppose une vive résistance.

Hier, sur le CARSO, la bataille s'est momentanément arrêtée. De petites progressions effectuées par nous ont contribué à rectifier et à consolider les positions conquises. Des tentatives d'attaques ennemies ont échoué sous nos tirs.

Le chiffre des prisonniers dénombrés jusqu'à présent dans nos camps de concentration s'élève à environ 600 officiers et 23.000 hommes de troupes. Le nombre des canons pris à l'ennemi s'élève à 75, dont 2 mortiers de 305 et de nombreuses pièces de moyen calibre.

En outre, nous avons capturé un grand nombre de chevaux, un aéroplane intact, une grande quantité de bombes et de mitrailleuses et toute sorte de matériel, y compris plusieurs tracteurs automobiles chargés de munitions.

Les difficultés énormes du ravitaillement de nos troupes à travers une zone sans routes sont en partie surmontées grâce aux dépôts importants abandonnés par l'ennemi en retraite.

des partis dont les efforts violents sont d'avance, voués à l'échec.

Il n'y a pas, en Espagne, un parti susceptible de faire une révolution. Tout le monde en parle. Personne ne sait qui voudrait la tenter. L'Espagnol est individualiste, il n'a aucun sens de l'effort en commun. Et quand le gouvernement de M. Dafo a, dès les premiers jours, déclaré que le mouvement déchaîné était d'origine anarchiste, il disait vrai. Seuls, les anarchistes peuvent, là-bas, passer de la parole aux actes. Ils le font, chacun de son côté, sans aucune coordination et entraînent avec eux dans les grands centres industriels quelques ouvriers qui, au bout de quelque temps, comprenant la vanité d'une guerre de guérillas contre des armées organisées, cessent la lutte ou se font tuer, très noblement.

Guerillas, tant qu'il l'on veut ; mouvement révolutionnaire organisé, non. L'Espagne de 1808 fut incapable de former une armée contre les troupes de Napoléon. L'Espagne de 1917 n'est pas plus apte à former un grand parti populaire d'opposition qui puisse lutter contre le pouvoir.



Ceux qui parlent des choses d'Espagne et s'en occupent, savent-ils que la presse d'opinion et d'information, tous organes réunis, ne tire pas par jour un million d'exemplaires dans un pays qui compte près de 20 millions d'habitants ? Ont-ils rendu visite aux bureaux du journal *El Socialista*, organe du parti socialiste révolutionnaire espagnol, dont Pablo Iglesias est le chef respecté ? Si oui, ils se seront rendu compte que trente années d'une propagande socialiste inlassable, dans un royaume où la classe ouvrière devient chaque jour de plus en plus importante, permettent tout juste à la courageuse rédaction du journal d'abriter sa pauvreté dans trois petites pièces dont ne voudrait pas, chez nous, la feuille la plus infime. Et *El Socialista* ne se vend guère qu'à Madrid ; impossible de le trouver dans les plus grandes villes industrielles. A Barcelone même, il est quasi introuvable. L'ouvrier de Barcelone lit l'organe du parti socialiste catalan. Car on fait, dans cette ville, la révolution avec des livres, différents : elle est sociale pour les uns, nationaliste pour les autres, républicaine pour d'autres encore. Et nous touchons là, également, à une des causes principales de faiblesse des grands mouvements politiques en Espagne. Le Catalan déteste l'Andalou, qui déteste le Castillan, lequel n'a que mépris pour le Basque.

Enfin le gouvernement oppose à ces révolutionnaires qui se jaloussent, se déchirent, une armée dont les régiments judicieusement placés obéissent de bon cœur aux ordres donnés, et surtout une garde civile dont les soldats bien payés, respectés, sont des serviteurs dévoués sur lesquels la monarchie, qui les a admirablement traités, peut compter à tout instant.

Le dernier numéro de la *Publicidad* de Barcelone arrivé en France contient un article qui résume admirablement la situation : « La ville est tranquille comme si rien ne s'était passé. Nul ne parle plus des événements d'hier. Personne n'en veut avoir la responsabilité. Tout est au calme. Il en est toujours ainsi chez nous. »

Quand les Espagnols ne se font pas plus d'illusions, serait-il possible qu'en France on en gardât encore quelques-unes ? Nous saurions alors ce qu'elles coûtent.

## LES DEUX ARRÊTÉS... et la manière de s'en servir

Les colons algériens se montrent en ce moment fort émus à la suite des faits suivants :

Le 4 juin dernier, le gouvernement publiait un arrêté aux termes duquel le blé était taxé au prix maximum de 38 francs le quintal, l'orge et l'avoine à 25 fr. 50. Il était expressément stipulé que ce prix ne serait ni majoré ni diminué pendant une année ; en conséquence, les colons étaient invités à vendre leurs récoltes dans le plus bref délai.

Ils suivirent le conseil. Ils vendirent leur grain aux grands négociants — à 36 francs, en moyenne.

Les négociants — bien renseignés, paraît-il — remplirent leurs magasins et passèrent des marchés pour les quantités qu'ils ne pouvaient loger.

Or, le 12 août, un nouvel arrêté était publié, déclarant caduc l'arrêté du 4 juin et fixant le prix du blé à 43 francs, l'orge et l'avoine à 30 francs. Relèvement donc de 5 francs par quintal.

Indigènes et colons se disent volés, et leur indignation est grande.

« Comment ! disent-ils, nous avons la naïveté de croire à la parole du gouvernement, nous vendons nos grains à 36 fr. 50, et, quand les spéculateurs ont fait leur coup, il leur permet de réaliser à notre détriment un bénéfice de plusieurs millions ! »

Unaniment ils accusent le gouvernement de connivence avec les gros acheteurs et demandent que l'arrêté du 12 août ait effet rétroactif, afin de récupérer les sommes dont ils ont été frustrés.

Les choses en sont là.

On ignore ce qu'en pensent les députés et sénateurs de l'Algérie, car jusqu'à présent ils n'ont rien dit. Et leur silence, précisément, donne lieu aux plus fâcheux commentaires.

## L'anniversaire de l'entrée en guerre de la Roumanie

A l'occasion du premier anniversaire de l'entrée en guerre de la Roumanie, la colonie roumaine de Paris se réunira mardi 28 août, à 11 heures, en l'église de la rue Jean-de-Beauvais, où sera chanté un *Requiem* à la mémoire des soldats morts sur le champ de bataille.

Le soir, à 6 heures, le même jour, la colonie se réunira autour de la statue de Strasbourg, place de la Concorde, où elle déposera une couronne.

## Le "tronc" des limonadiers

Les garçons de café ne demandent pas à faire la semaine anglaise ; ils ont d'autres revendications spéciales à leur métier, dont la principale est la suppression des frais. La Chambre syndicale des ouvriers limonadiers-restaurateurs s'enquiert actuellement auprès de ses adhérents de la situation qui est faite au personnel masculin et féminin dans les cafés, les brasseries, les bouillons et les restaurants. Les délégués auxquels le questionnaire est envoyé sont invités à répondre si on travaille « au tronc », si on paie le papier à lettres et les journaux — petits frais dont la suppression est réclamée — si le repos hebdomadaire est appliqué, si la nourriture est suffisante et bonne, etc... Une fois en possession de tous ces renseignements, le Syndicat agira auprès des pouvoirs publics.

## Hors-d'Œuvre

### Ce qui vient de la flûte...

Un cultivateur des environs de Luzarches avait demandé de la main-d'œuvre militaire. On lui envoya un avoué et un avocat qui se mirent à discuter sur-le-champ : l'avoué soutenant que le champ était un champ de pommes de terre, alors que l'avocat y voyait de la luzerne. Or, c'était un champ de betteraves.

Le cultivateur se demanda alors ce qu'il allait faire de ces deux hommes de loi peu idoines aux travaux champêtres. Se l'étant demandé, il se répondit :

— Tiens, parbleu !... Je vais faire un procès à mes voisins...

Il fit un procès à ses voisins. Grâce aux excellents conseils de ses ouvriers agricoles, il gagna la partie. La récolte fut de dix mille francs.

Où, vous croyez (et vous le croirez d'avantage quand vous aurez lu la suite de l'histoire) que je vous fais là un conte. Lisez la Tribune de Seine-et-Oise ; vous y trouverez le compte-rendu du procès, qui fut jugé par le tribunal de Pontoise.

Or l'avoué et l'avocat regagnèrent leur dépôt, avec un certificat élogieux qui leur vaudra quelque jour le Mérite agricole. Et le cultivateur, alléché, demanda qu'on lui remplaçât ses travailleurs.

Cette fois, l'autorité militaire lui accorda un horloger et un banquier... Je ne sais pas ce que l'horloger fit de la pendule du brave homme ; je crois savoir ce que le banquier fit de ses dix mille francs ; je sais, en tout cas, que, sur les conseils du banquier, le cultivateur plaça ses dix mille francs dans je ne sais quoi, et qu'il ne les revit plus.

Il se présenta de nouveau devant le tribunal de Pontoise. Mais, comme il n'était plus assisté de son avoué et de son avocat, il fut condamné à payer les frais.

Et le banquier, sous l'humble habit de soldat-laboureur, s'en fut porter plus loin ses ravages, et bourrer les crânes dans les campagnes : car il a su faire son profit de cette maxime que le bourage, plus que le pâturage, est, en temps de guerre, une des manières de la France, considérée comme vache à lait.

Cette histoire, dont Voltaire eût tiré un joli conte, prouve qu'il y a du travail pour tout le monde aux champs ; et aussi que ce qui vient de la flûte retourne parfois au tambour.

G. DE LA FOUCHARDIÈRE.

### Actualité

Nous nous plaignions récemment que certains discours des ministres fussent communiqués à la presse avec des retards leur enlevant tout intérêt d'actualité.

Nous ne nous plaignons plus.

Nous laissons la parole à notre excellent confrère *Le Journal officiel*, qui, seul, a le droit de se plaindre.

Car il insère dans son numéro du 15 août une loi fixant les affectations aux unités combattantes des mobilisés, etc., et qui se termine par cette indication d'origine : « Fait à Paris le 10 août 1914. »

Puisque l'*Officiel* n'a connaissance des lois que trois ans après leur émission, nous aurions mauvaise grâce à nous

plaindre d'avoir un discours de M. Thomas au bout de trois semaines seulement.

### Juste requête

Un aspirant au permis de chasse nous écrit :

Puisque la chasse est officiellement autorisée et qu'en général il faut un fusil pour chasser, ne pourriez-vous pas nous faire rendre les armes déposées lors de la mobilisation ?

Au fait, oui... Les citoyens trop minutieusement décrites ; toutes les d'avoir accédé à l'invitation qui leur fut faite de déposer leurs armes à la mairie lorsque l'état de siège fut déclaré ?

Et les autres seront-ils récompensés d'une contravention devenue évidente aux prescriptions de l'autorité militaire ?

### Anachronisme

Sous le titre « La Semaine Parisienne », et dans un journal qui ne se pique pourtant pas d'être mondain, un chroniqueur attardé nous conte, en deux colonnes bien tassées, les petits potins de Deauville.

Toutes les toilettes de ces dames y sont minutieusement décrites ; toutes les conversations de ces messieurs y sont fidèlement rapportées.

Pour citer l'auteur :

Cette petite anecdote et bien d'autres aussi se colportent à la « Potinière », nom bien choisi d'une pâtisserie où l'on déguste le thé et les histoires scandaleuses, et où l'on grignote des gâteaux et la réputation de son prochain.

Puis, dans la partie de la rue Gontaut-Biron allant du casino à la mer, les gens font le cent pas, s'examinent, se flairent, se débâtent.

Il nous semble feuilleter un album de Sem d'avant-guerre : toutes les silhouettes du Bois et des courses, au temps où florissait ce sport tant regretté, se profilent sur les murs blancs des élégants magasins de frivolités.

Si, parmi les noms cotés sur le turf et dans la galanterie, il n'y avait pas aussi quelques noms de nouveaux riches avides de cette gloire que dispensent les gazettes, nous pourrions croire à l'insertion malencontreuse d'une chronique oubliée sur le « marbre » vers le mois d'août 1913.

### Dénrées coloniales

Le *Courier Colonial* nous apprend que la récolte de riz en Indochine est une des plus belles qu'on ait vues depuis de longues années. C'est ainsi que, dans la province de Lang-Son, le rendement du « maïs » de terre, qui était, l'an dernier, de 30 à 35 paniers de « paddy », s'élève, cette année, à 50 et même 60 paniers.

Cependant demandez à votre épiciers pourquoi le riz augmente continuellement de prix. Il vous répondra :

— Il n'y a plus de riz dans les colonies...

De même qu'il n'y a plus de harengs dans la mer ; de même que les poules ne pondent plus et que les vaches gardent leur lait.

Si vous répondez à votre épiciers : « Pourtant les coloniaux prétendent qu'au contraire... », votre épiciers vous répliquera : « Les coloniaux ne savent pas ce qu'ils disent. »

Votre épiciers, lui, sait bien ce qu'il fait.

### Une recette d'actualité

Matin et soir, des cuisiniers amateurs nous donnent, dans les journaux, les recettes les plus précieuses pour faire réchauffer la soupe sans feu et sans soupe, ou pour préparer un plat de bœuf aux

carottes, sans carottes, sans bœuf et sans plat.

Mais, jusqu'à présent, personne ne nous avait enseigné l'art de manger le raisin. Un de nos confrères du soir prétend aujourd'hui combler cette lacune. Il est beaucoup plus compliqué que vous ne le pensez de manger une grappe de raisin. Trois cas peuvent se présenter :

1° Avez-vous bon estomac : ayez tout ;

2° Avez-vous mauvais estomac : rejetez les pépins et la peau ;

3° Etes-vous constipé : ayez les pépins et la pulpe, rejetez la peau.

Une chanson de marche, que chantaient les poilus en temps de paix, nous indique que les moineaux ont trouvé une solution à ce grave problème :

Ils sont dans les vignes, les moineaux (bis)  
Ils ont mangé les raisins ;  
Ils ont craché les pépins...

### Le gâchis

#### Avis officiel :

Avis. — Le mercredi 22 août 1917, à 15 heures, il sera procédé à Braine (Aisne), au magasin-annexe, près de la gare, à la vente au plus offrant et dernier enchérisseur de 8 lots de 5 quintaux chacun de pain de guerre impropre à la consommation de la troupe.

On néglige de nous dire par suite de quel accident ces quatre mille kilos de pain de guerre sont devenus impropres à la consommation de la troupe et ont ainsi pu être mis à la disposition de la population civile.

#### La réponse de Beaufleuron

Nous citons, il y a quelques jours, de jolis vers publiés par l'*Horizon*, sous la signature « Beaufleuron ».

Beaufleuron nous accuse réception de notre écho par un quatrain fort galamment tourné dans la meilleure manière du XVIII<sup>e</sup> siècle :

#### Le poète enrégimenté

A pour consigne de se taire.

Mais soyez sûrs qu'un militaire

Est toujours fier d'être cité.

Et voilà pourquoi le poète Beaufleuron n'a plus rien à envier au capitaine Marquiset.

#### Ira-t-il au front ?

Il y a quelques jours, on nous annonçait que Garfunkel, déclaré bon pour le service armé, allait partir pour le front.

Aujourd'hui, des communiqués à la presse annoncent que Garfunkel reste... à son dépôt.

Il est écrit qu'il y aura plus de bruit pour un seul malfaiteur soi-disant repentant que pour des milliers de justes qui, chaque jour, sans réclame et sans publicité, partent vers les tranchées.

#### Industrie et agriculture

Il y a quelque temps, cinq cents moteurs électriques sont arrivés à destination de l'arsenal de Roanne.

Ce n'est évidemment pas un secret militaire ou industriel, car ces cinq cents moteurs sont visibles par tous les temps, à toute heure du jour et de la nuit, dans un champ de pommes de terre voisin de l'arsenal.

Ils ne seront pas visibles longtemps ; à chaque pluie, ils enfoncez davantage dans le sol détrempé, et déjà une couche de terre masque la couche de rouille qui les couvre.

Il faudra bien les enlever quand on arrachera les pommes de terre du champ. On pourra peut-être les garer à l'intérieur de l'arsenal, s'ils ne gênent pas trop.

## LES FRUITS ET LES LEGUMES abondent

### Les prix ne baissent pas

C'est un problème insoluble, en vérité, que celui de la vie chère en temps de guerre, quand on ne s'en tient qu'aux lois ordinaires qui régissent le coût de l'existence.

Que nous a-t-on dit depuis toujours ? Que l'offre et la demande, selon leur importance réciproque, avaient une influence capitale sur le cours des denrées. Quand on parle d'accaparement ou de spéculation, on répond invariablement : « Pardon ! tel produit est rare, il est très demandé, donc il coûte cher, et c'est très naturel. »

En effet ; mais quand la marchandise ne manque pas, quand elle trouve peu d'acheteurs, elle doit se vendre à des prix inférieurs. Or, en ce moment, aux Halles, les fruits abondent, les légumes abondent, les acheteurs sont moins nombreux, et les prix restent les mêmes.

Allez aux pavillons des légumes et des fruits, à huit heures, le matin. Vous serez émerveillés de l'approvisionnement de la capitale. Paniers de prunes, paniers de tomates, hottes de haricots ; de la rue des Halles à la rue Montmartre c'est une accumulation formidable de denrées. Interrogez les marchands : tous vous diront que la vente est faible. Il y a en ce moment plusieurs raisons à cette mévente : beaucoup de Parisiens ont quitté la capitale ; les petits jardins des fortifications donnent quelques fruits et légumes à leurs propriétaires.

C'est parfait. Mais pourquoi les prix ne tombent-ils pas ? Voici des chiffres. A la fin de juillet, les prunes valent 35 centimes la livre ; le 10 août, elles en valent 40 ; aujourd'hui, elles en valent 45. Cependant, c'est la pleine époque des prunes. La pêche vaut 50 centimes à la fin de juillet, 50 centimes le 15 août, 50 centimes au 24 août. Le raisin, qu'on trouve à 60 centimes le 8 août, vaut, le 15, 70 centimes. Pour les légumes, même constatation : les haricots verts, qui sont en fin juillet à 35 centimes, varient de 5 centimes en un mois ; les oignons, à 25 centimes, ne bougent pas ; la tomate seule, à 40 centimes le 25 juillet, a baissé de 15 centimes.

L'offre est considérable, la demande est rare. Les prix ne bougent pas.

Et c'est après trois ans de guerre qu'il faut faire ces constatations. Les pouvoirs publics peuvent les faire comme nous. On ne le dirait pas. — CRAINQUEVILLE.

### La censure nous a priés de différer l'article de Mortimer-Mégret.

### La semaine anglaise des cordonniers

Les ouvriers cordonniers réclament à leur tour la semaine anglaise, réforme à laquelle les patrons sont en majorité hostiles. Les employeurs de la corporation qui veulent bien accorder le repos du samedi après-midi mettent comme condition à leur acceptation qu'il y aura trente-neuf dérogations par an.

Si on retranche 39 de 52, font remarquer les ouvriers, on constate qu'il reste tout juste 13 demi-journées de repos. Cela ne peut pas s'appeler la semaine anglaise. Tout ce à quoi nous pouvons consentir, dans un but de conciliation, c'est d'accepter 15 dérogations, pas une de plus.

Le ministre du travail a été saisi du différend et une enquête va être entreprise dans les principaux ateliers de chaussures.

### Arrestation de trois prisonniers allemands

Tulle, 26 août. — Un sous-lieutenant a arrêté, près de la gare d'Eygurande, un adjudant et deux soldats allemands évadés d'un camp de prisonniers de guerre, qui depuis quelque temps voyageaient la nuit et se cachaient dans les bois pendant la journée.

### Le charbon pour le chauffage central

Il est rappelé aux propriétaires d'immeubles et aux locataires principaux de Paris et du département de la Seine ayant à faire des demandes de combustible pour le chauffage central pendant la période d'hiver que les questionnaires déposés dans les mairies et aux sièges des principaux groupements devront y être retournés remplis avant le 31 août, terme de rigueur.

Il ne pourra être tenu compte après cette date d'aucune demande de combustible pour le chauffage central, pendant l'hiver.

### L'ORAGE D'HIER

Hier après-midi, vers six heures, un orage d'une violence extrême, qu'accompagnait des rafales auxquelles les Parisiens sont peu habitués, s'est déchaîné soudainement sur la capitale. Il a duré une demi-heure, transformant certaines rues en lacs et des jardins en fontaines.

Aux environs de la gare de Lyon, où l'ouragan prit les proportions d'un cyclone, plusieurs réverbères furent arrachés du sol. Boulevard Voltaire, au 153, la haute cheminée en briques de l'usine Hayem tomba sur la salle de chauffe, blessant le mécanicien Mourut.

Un certain nombre d'arbres ont été déracinés boulevard de Ménilmontant, boulevard de l'Hôpital, une cheminée en tôle, haute de quinze mètres, et appartenant à l'Ecole des Arts-et-Métiers est tombée rue Pinel, l'obstruant complètement. On n'a signalé pas d'accidents de personnes.

### RÉPONSES

J. B. 220. — Il faut être inapte pour six mois à votre arme.

E. M. Fontainebleau, et Auto L. T. 97. — Adressez votre demande au général commandant la région, c'est à l'autorité militaire à trouver les permuteurs.

C. V. A. D. 33. — Vous paraissiez remplir les conditions requises pour être mis en surse.

L. E. 131. — Vous faites partie de la classe 93.

R. L. 59. — Vous appartenez à la classe qui a été appelée en octobre 1904.

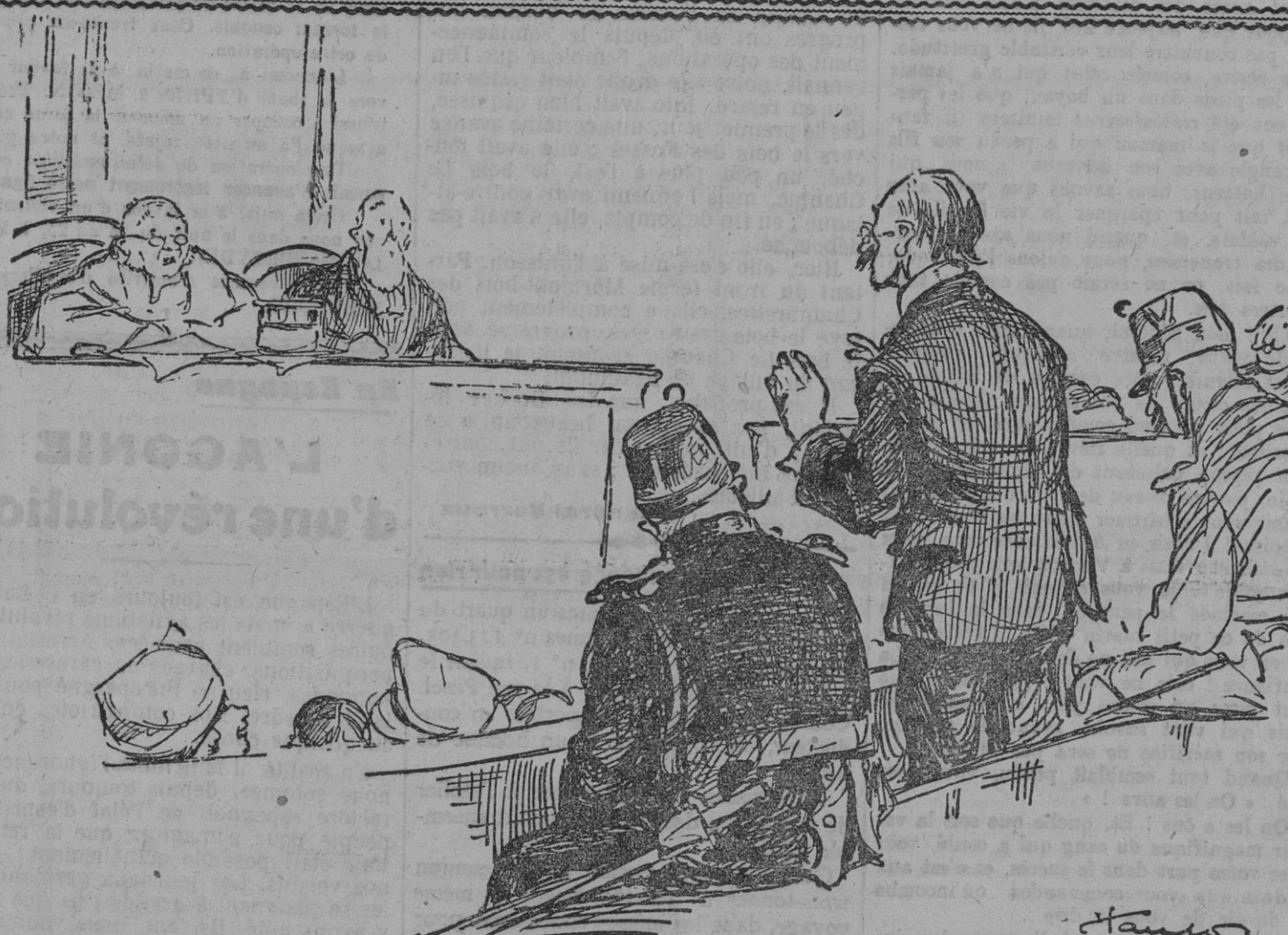
L. B. 31. — Oui, c'est exact.

Sous-lieu. L. G. — Oui, la loi est définitive ment votée.

L. 34. — B. Y. — Le tirage est remis à la fin de l'année.

G. D. 13.174. — 1<sup>er</sup> Tribunal du domicile avec deux témoins ayant habité près d'elle la localité envahie. 2<sup>e</sup> à 4<sup>e</sup> Pas de gratification. 5<sup>e</sup> Non.

Blanc R. 117. — Droit à l'allocation jusqu'à ce que votre père ait retrouvé sa situation d'avant guerre.



— Je préviens M. le Président que si on doit me coller de la prison j'aime mieux tout de suite la guillotine.



# LE COMMANDEMENT de la mer

Quel est, des deux groupes de bellégérants, celui qui possède le commandement de la mer ?

Les avis se partagent en deux camps nettement opposés.

L'un prétend que les Alliés sont effectivement maîtres de la mer puisque leurs navires de commerce parviennent à les ravitailler, tandis que les Empires centraux, réduits à la portion congrue, ne peuvent pas faire sortir des ports un seul des leurs.

L'autre camp estime que le commandement de la mer appartient à nos ennemis dont la flotte sous-marine règne en maîtresse au large et bloque nos navires de combat dans leurs abris.

En d'autres termes, les uns accordent la maîtrise de la mer aux flottes de ligne, tandis que les autres, sans affirmer encore que le sous-marin possède cette maîtrise, perçoivent, disent-ils, la très prochaine supplantation du cuirassé par le sous-marin.

L'avenir éclairera-t-il bientôt la question ?

A l'heure actuelle, la vérité n'appartient ni à l'un ni à l'autre camp. Elle est, si l'on peut dire, dépendante des circonstances. Or celles-ci peuvent, du jour au lendemain, confirmer aussi bien l'une que l'autre opinion sans que la solution ait un caractère définitif. Expliquons-nous :

Si l'état de fait actuel se prolonge, c'est-à-dire si notre ravitaillement reste suffisamment assuré, les flottes allemandes demeurant bloquées et les flottes de guerre alliées restant abritées dans leurs rades, rien ne départagera les deux camps antagonistes.

Si, comme cela peut être à craindre jusqu'à un certain point, les Alliés (trop absorbés par les mesures relatives à la défense côtière) ne peuvent produire l'effort que réclament, d'une part la construction de cargos, d'autre part celle de « chasseurs » de haute mer, et si, par voie de conséquence, le déchet net de tonnage réduit notre ravitaillement au-dessous du minimum indispensable, le camp favorable au sous-marin s'estimera fondé à proclamer la déchéance des flottes de guerre de surface.

Dans cette occurrence, les partisans de ces dernières auront, espérons-le, la sagesse de conserver leur foi car l'avenir, plus ou moins proche, apportera l'antidote actuellement en gestation. Il ne paraît, en effet, pas douteux, pensent les milieux compétents, que l'on parvienne tôt ou tard à créer l'appareil qui décollera d'assez loin l'approche et la direction d'un sous-marin naviguant immergé. Cet appareil permettra soit de l'éviter, soit de le poursuivre. Il sera ainsi possible aux « chasseurs » de rechercher, trouver, suivre et détruire le sous-marin. Celui-ci aura alors vécu : il ne laissera d'autre souvenir que d'avoir été l'instrument ayant le mieux servi l'humanité germanique.

Nous ne croyons pas que le sous-marin commercial dont la presse a parlé lui survive, car il est à tous égards inférieur au bâtiment de surface :

1° Comme cargo. Parce qu'il ne transporte que 25 pour cent de son poids total, tandis que le cargo de surface en transporte 65 pour cent. Ses formes appropriées à la navigation sous-marine

empêchent de le munir de grues, mâts de charge, nécessaires aux opérations de chargement et de déchargement que possède tout cargo de surface ;

2° Comme paquebot. Parce que le sous-marin manque de confortabilité à tous égards et ne se prête à l'installation d'aucun des agréments qui, sur le navire de surface, font le charme des traversées. Le sous-marin est presque constamment recouvert par les lames ;

3° Au point de vue sécurité. Il offre beaucoup moins de garanties qu'un bâtiment de surface ; celui-ci possède une réserve de flottabilité bien plus grande que celle du sous-marin ; un bâtiment de surface peut être muni d'engins de sauvetage en nombre presque illimité, tandis que le sous-marin n'en peut recevoir à peu près aucun ;

4° Au point de vue vitesse. On conçoit très bien qu'un sous-marin, moins défendu contre la mer qu'un bâtiment de surface et devant, d'autre part, prélever sur sa puissance totale l'énergie nécessaire aux opérations de plongée, soit sensiblement moins apte à faire de la vitesse.

Mais, objecte-t-on, un sous-marin commercial ne sera, une fois en temps de paix, jamais obligé de plonger, il pourra donc consacrer toute son énergie à sa propulsion. « Le cas échéant, son aptitude à naviguer en plongée profonde lui permettra de s'abriter des fortes tempêtes et de continuer de faire route. »

A notre avis, l'emploi du sous-marin ne se justifie qu'autant qu'il demeure l'arme de surprise qu'il est encore aujourd'hui. Sa vie, comme nous venons de le dire, est limitée à la mise en service de son « antidote », c'est-à-dire de l'instrument qui doit dévoiler sa présence et sa position pendant son immersion avant qu'il se soit approché à distance dangereuse.

Le jour où, par hypothèse, le bâtiment de combat de surface sera victorieux du sous-marin, aura-t-il reconquis la maîtrise indiscutable des mers ?

Un autre ennemi surgit et grandit formidablement ; la limite de ses possibilités ne se perçoit pas encore ; il appartient à l'aéronautique.

Après avoir concouru à la suppression du sous-marin, l'appareil volant ne mettra-t-il pas à son tour les flottes de combat en échec ?

Un Capitaine de Vaisseau

En vente à L'ŒUVRE :

Jaurès (nouvelle édition), par Gustave Téry . . . . . 3 50

L'Armée des Camions, par Georges Rozet (illustrations de Hautot) . . . . . 0 60

Les Mémoires d'un Rat, par Pierre Chainé (illustrations de Hautot) . . . . . 0 95

Envoi franco contre mandat-poste.

Nous prions nos abonnés de vouloir bien, pour chaque changement d'adresse, nous envoyer l'une des dernières bandes de leur journal, en l'accompagnant de 0 fr. 50 en timbres-poste.

CE QUE DISENT LES AUTRES

L'appel du Pape

Puisque l'Opinion s'est donné pour tâche de mettre au point, avec plus de recul et moins de hâte que les journaux quotidiens, les principales questions que les événements soulèvent de semaine en semaine, recueillons son avis avant que les revues d'une périodicité moins fréquente et qui, par conséquent, jugent les faits avec moins de hâte et plus de recul que l'Opinion elle-même nous apportent le leur.

Notre confrère, ceci est à noter tout de suite, refuse de voir dans l'Appel du Pape le piège qu'on y a dénoncé :

Où le Pape n'a été que le porte-parole de l'Autriche, sinon de l'Allemagne, et alors nous connaissons par lui les conditions générales auxquelles souscriraient nos ennemis. Ne vaut-il pas mieux les connaître que les ignorer ? N'est-il pas curieux, dans ce cas, qu'après deux ans de silence, le chef de l'Eglise, sollicité d'intervenir, ait cédé à ces sollicitations ? N'est-il pas intéressant de chercher pourquoi et ce qui se cache derrière le texte de l'Appel ? Front contre front, et sous prétexte que le canon parle et que la guerre se suffit à elle-même (singulière théorie !) nous nous sommes renoncés à toute vue d'avenir, à toute politique internationale ? En vérité la décision serait fâcheuse.

Mais si le Pape, plus ou moins manœuvré, plus ou moins éclairé, n'a parlé qu'en son nom ?

Eh bien, dans ce cas aussi je distingue plus d'avantages que d'inconvénients à ce que nous sachions de quelle manière le Pape comprend la paix et sur quels « fondements » il prévoit que pourra se bâtir le nouvel édifice de ce que jadis on nommait la chrétienté et que les « modernistes » nomment la Société des Nations. Les Alliés ont formulé leur programme : restitutions, réparations, garanties. Il ne faut que presser un peu le texte pontifical pour en faire sortir ce programme. Le Pape croit que seules des garanties contractuelles peuvent nous donner une paix juste et durable. Est-

ce là une thèse allemande ? Il n'y paraissait pas aux conférences de La Haye. Le Pape réclame pour les nationalités opprimées le droit de vivre libres. Le pangermanisme se flattait de les absorber ou de les détruire. Les restitutions que nous réclamons, nous les réclamons en vertu d'un principe que l'Appel proclame. Quant aux réparations, le Pape suggère la compensation des frais et des dommages. Juridiquement la thèse ne se soutient pas. Les frais ne sont pas *ex eadem causa*. L'Allemagne nous a attaqués, nous avons dû nous défendre. L'Allemagne, chez nous, a systématiquement détruit, rançonné, pillé. Il s'agit, ici encore, sous le nom de « réparations », de véritables restitutions. La « condonazione » suggérée par le Pape ne saurait s'entendre de ces restitutions qui ont leur cause dans une série de crimes et de délits. Nous n'accepterons jamais qu'évacuer la France ce soit la vidée de toute sa substance, avec une brutalité et une effronterie que les évêques des pays envahis ont trop souvent signalée à leur Pontife pour que celui-ci n'en fasse pas état, le moment venu.

Concluons :

L'Appel du Pape n'a pas eu l'approbation des Alliés parce que les Alliés attendaient du chef de l'Eglise une condamnation explicite de l'Allemagne, violatrice du droit, et que l'Appel, s'il renferme peut-être une condamnation implicite des « buts de guerre » de la Pangermanie, s'il exhale un noble sentiment de pitié et de charité, ne contient rien sur les responsabilités morales. Et ceci nous étonne, et ceci nous afflige, car nous avons du magistère pontifical une très haute idée et de la justice une grande soif.

Tel qu'il est, œuvre politique plutôt qu'apostolique, nous pouvons, croyants ou non, le lire sans danger, voire y trouver, nous, les Alliés, à défaut d'une certitude de paix prochaine, l'espoir que la paix qui viendra sera conforme à nos principes.

Plaidoyer pour la T. S. F.

Deux gros griefs sont dirigés contre la T. S. F. : on lui reproche de faire pleuvoir et de faire exploser les navires sans cause apparente. Faire pleuvoir, passe

encore ! Nous en sommes quittes pour ouvrir nos parapluies ; mais faire sauter les bateaux, c'est impardonnable...

Où, mais le grief est-il fondé ? se demandait dans le Monde latin le docteur Foveau de Courmelles :

Il est certain, je le constate, comme mes confrères électrothérapeutes, journalièrement, que la « d'arsonnalisation », si salutaire aux artères-sclérosées, émet au loin ses radiations, que l'on peut tirer de petites aiguilles de tout ce qui est métallique autour du solénoïde de d'Arsonval, au loin même. Nous employons là des courants émissifs puissants, analogues à ceux de la T. S. F. ; nos appareils sont les mêmes, absolument, que ceux de l'émission des signaux ; il nous manque la réception — tube à limaille ou radio-conducteur, le Branly, cohérent de Lodge, détecteur électrolytique — qui, d'ailleurs, ne reçoit que des courants faibles qu'enregistrent sonnerie, télégraphe Morse ou téléphone intermédiaires dans le circuit. Nous sommes donc, chez l'électrothérapeute, à part la poudre et les substances explosives existant sur les navires, dans les mêmes conditions que ceux-ci.

Mais les navires sont chargés d'explosifs. Le cuirassé anglais *Vanguard*, qui vient de sauter, à l'ancre, est-il victime de la T. S. F. ? Ces aiguilles, dues à l'émission des signaux, qu'on a vu orner la pointe de choc de torpilles sur le *Condé*, ou sur des mailles d'une chaîne d'ancre reposant sur du bois pour un transatlantique, peuvent-elles enflammer la poudre des navires ? Toute la question est là. Je l'ai déjà posée dans mon *Année Electrique* à propos des explosions du *Liberty*, de l'*Yéna*, du *Bulwark*, du *Benedetto-Brù*, du *Leonardo-da-Vinci*.

Le docteur Foveau de Courmelles propose de tenter une expérience :

On pourrait faire l'expérience en plein air, sans danger, une fois pour toutes. Elle est nécessaire, indispensable. Il suffirait peut-être de bien isoler les poudres en des caisses de bois, voire métalliques, bien closes. Branly a prouvé que le tube à limaille complètement enfermé dans une caisse métallique n'enregistrait plus rien. Marconi, à la tête du grand poste de la marine de son pays, a la compétence et l'autorité, l'honnêteté connue, pour résoudre le problème.

Alors disparaîtra un cauchemar, et, seul, restera, dominera le souvenir des grands sauvetages dus à la T. S. F. Ils sont nombreux déjà, les marins, les passagers « perdus en mer », comme dit l'*Angelus de la mer*, de Léon Durocher, et qui durent leur salut à S. O. S., signal de détresse de la T. S. F. Le *Titania*, notamment, de récente mémoire, à si beaux courages américains (que nous retrouvons avec nous, à l'heure présente), est encore si inscrite dans nos esprits qu'il est inutile d'insister. Il faut que la T. S. F. ne soit plus, et qu'on le sache bien, qu'une œuvre de vie, de progrès, d'humanité. Cela est possible par quelques précautions sans doute, cela doit être, cela sera !

Les Américains et nous

De G. de Pawlowski dans *Automobil*, le splendide organe de l'*Automobile aux Armées* :

Les Américains arrivent en France comme des athlètes qui, après avoir couru un cent-dix-mètres haies, pénétreraient brusquement dans les salles silencieuses du musée Carnavalet. Ils s'attendaient à trouver un pays bouleversé par le plus effroyable cataclysme de l'Histoire et ils débarquent dans des villes paisibles où des fonctionnaires timorés leur déclarent... qu'ils ont le numéro 22 quand ils veulent téléphoner. Les Américains ne protestent pas : sans bruit, dès le lendemain, ils font poser un fil spécial, et tout est dit.

Dernièrement encore, ils se sont enquis du nombre de voies qui desservent un port de l'Atlantique.

Deux, Monsieur, a répondu triomphalement l'employé. Voilà déjà trois ans que nous avons la double voie, une montante, une descendante.

Bien, répondit l'Américain, il en faudrait tout de suite quatre.

Mais le matériel, les rails... ?

Nous apportons avec nous.

Les Américains sont pleins de respect pour la France et les Français, de leur côté, ne savent qu'imaginer pour leur faire plaisir.

Depuis un mois, dans une ville de la côte, on préparait une caserne pour recevoir les soldats américains. Le commandant de la place avait réquisitionné des centaines d'hommes pour faire de cette caserne un palais militaire abluissant : murs repeints à la chaux, plinthes passées au coaltar, plan-

chers vernis au cul de bouteille, sable jaune dans la cour, scieure de bois dans les communs, jamais la propreté militaire n'avait dépensé autant d'ingéniosité pour éblouir nos hôtes. Et les autorités gagnaient avec joie l'émerveillement forcé des Américains lorsqu'ils arrivaient.

Le colonel américain fut, en effet, fort satisfait. Il considéra les vastes proportions de l'édifice, sa belle situation, et dit simplement :

— Oh ! oui, ce sera véritablement très bien, quand ce sera nettoyé...

De là, G. de Pawlowski s'élève aux généralisations :

Nous avons tout à apprendre des Américains en matière industrielle, comme nous avons tout à apprendre d'eux en matière d'hygiène et de confort.

A ce point de vue, nous retardons sur eux de plusieurs siècles et, si les conquérants qui vont vers l'ouest trouvent toujours des pays neufs, ceux qui reviennent vers l'est découvrent toujours la Chine.

Au point de vue matériel — et ceci intéresse particulièrement notre industrie en général, et plus particulièrement la construction automobile — nous n'avons qu'à nous incliner devant les méthodes américaines et à nous en inspirer dans le plus bref délai possible.

Faut-il en conclure, comme le veulent certains pessimistes, que la France est un pays vieux, en pleine décadence, et que peut seule sauver la colonisation étrangère ?

Je crois qu'un instant de réflexion suffirait à montrer l'absurdité d'une pareille opinion.

Les Américains, comme les Anglais, nous sont très supérieurs au point de vue industriel, c'est entendu ; seulement, il se produit tout simplement ceci : que c'est l'idée française qui, d'un seul coup, a bouleversé ces pays modernes ; que c'est elle qui, sans discussion, a transformé leur vie paisible et sagement réglée en les jetant, sans hésitation possible, dans le plus formidable conflit d'idées de l'histoire tout entière.

C'est l'Amérique qui nous imposera ses méthodes matérielles, c'est entendu, mais c'est la France qui impose la méthode des méthodes, l'idée directrice qui mène le monde, l'idéal sans lequel tous les progrès matériels ne sont rien.

L'Apprenti

Le verre de lampe

Ce ne sont pas des contes

Dans cet hôpital bénévole traînaient des malades incurables ; non pas très malades, à la vérité, mais atteints de maux d'estomac mystérieux, de bronchites récalcitrantes, d'entérites tenaces ; des malades que les majors n'osaient pas présenter au conseil de réforme, qui les auraient renvoyés à l'hôpital, mais, cependant, incapables de tout service utile, et qui attendaient sans fièvre l'heure où ils retrouveraient leur liberté. Ils passaient leurs heures d'après-midi au soleil, le long de la petite rivière qui moussait d'impatience en sautant des cailloux ; le soir, malgré tous les ordres possibles, ils prolongeaient la veillée autour de la lampe à pétrole, en faisant d'interminables parties de cartes.

Aussi bien n'avaient-ils pas sommeil, puisqu'ils étaient obligés, le matin, de faire la grasse matinée en attendant la visite d'un major qui, par acquit de conscience, les auscultait tous les jours à seule fin de bien montrer qu'il ne désespérait pas tout à fait de les guérir.

L'officier gestionnaire de l'hôpital de cette petite ville fermait les yeux sur les atteintes au règlement ; du moment qu'ils ne rentraient pas le soir avec un coup de « pinard », ou qu'ils ne sortaient pas la nuit, — et pourquoi, grand Dieu, seraient-ils sortis ? — il supportait les menues infirmités, protestait une ou deux fois par semaine pour une consommation exagérée de pétrole, déclarait qu'il finirait par se fâcher, et le caporal-infirmier, pendant deux ou trois jours, gourmandait l'infirmière qui les laissait jouer trop tard ; pour lui, il avait depuis longtemps pris le parti d'aller coucher en ville et n'allait pas compliquer son existence pour voir si, à neuf heures, les chambres étaient rigoureusement plongées dans l'obscurité.

Mais les meilleures choses ont une fin. Pour une erreur dans ses papiers, l'officier gestionnaire fut expédié du jour au lendemain dans une ambulance de l'armée d'Orient, et immédiatement remplacé par un sous-officier monté en graine, parvenu à deux galons on ne sait trop pourquoi, et qui, inapte à faire campagne, avait été nommé dans cette formation de tout repos où le travail était à la hauteur de ses capacités.

Dès le premier jour, les hospitalisés se rendirent compte qu'ils avaient connu d'abord les meilleures heures, et que leur situation si peu militaire allait s'aggraver d'une discipline plus stricte. Il fallut des permissions en règle, signées et contre-signées, pour s'aller promener par petits groupes sur les bords du ruisseau. Deux malades, attablés devant une bouteille de vin blanc, étaient rentrés à l'hôpital avec quinze jours de privation de sortie et la menace d'être évacués sans commentaires à la première incartade. Le caporal avait été contraint, sous peine des pires châtiements, de renoncer à ses sorties nocturnes ; quant aux pensionnaires, ils avaient été avisés par la « décision » que ceux qu'on prendrait en train de jouer aux cartes après neuf heures seraient renvoyés dès le lendemain dans des dépôts de convalescents sévères, afin qu'ils sachent bien, d'après les termes mêmes du rapport, qu'ils n'étaient pas en traitement, aux frais de l'Etat, pour pratiquer les jeux de hasard. Pendant une semaine, une véritable tris-

tesse pesa sur le petit hôpital si tranquille, mais la malice des soldats est généralement en rapport avec la rigueur des chefs, et l'on trouva des tempéraments pour arriver à ne pas trop « s'en faire », en dépit du nouveau maître menaçant. Au lieu de s'abreuver sous les tonnelles, au bord des chemins, les hommes se blottirent dans de malodorantes arrière-boutiques pleines de mouches ; le caporal fit coucher dans son lit un malade qui lui ressemblait assez pour donner le change au cas d'une enquête superficielle ; enfin, Costiseau qui était vannier tortilla une espèce de paravent pour, le soir, dissimuler la lampe, ce qui empêchait, du dehors, d'y voir rien du tout. En vain l'infirmière supplia ses malades de se méfier, d'être prudents ; ils répondirent à l'unanimité qu'il ne fallait pas s'en faire, et que des types comme eux, revenus du front, n'allaient pas se plier à toutes les exigences d'un officier qui roulait des yeux terribles mais ne les épatait pas pour si peu.

Il y a des supérieurs qui ont le goût de voir si leurs ordres sont exécutés à la lettre. Tel était celui-là ; il traînait en ville, l'après-midi, pour surprendre à la sortie des caboulots les imprudents qui ne prenaient pas assez de précautions, ou bien il entraînait par les champs et les jardins dans des auberges d'où sortaient en vitesse deux ou trois gaillards dont il ne savait pas encore les noms. Déçu dans ses poursuites sans résultat, il sembla disposé à désarmer et la vie reprit son petit train jusqu'au soir où l'infirmière, affolée, entra à neuf heures et demie dans une chambre en criant :

— Et puis, après ! dit un chasseur qui avait du sang-froid.

Il souffla la lampe ; les hommes se glissèrent dans leurs lits, et l'infirmière jeta le petit écran de vannerie dans la corbeille à pain avant de se glisser dans le couloir obscur où le terrible gestionnaire, dans l'obscurité, faisait un potin de tous les diables.

— Qui est-ce qui est là ? cria-t-elle.

— C'est moi... Vous ne me reconnaissez pas ? Il fait noir comme dans un four.

— Dame, répondit-elle avec ingénuité, à cette heure-ci, tout est éteint.

— Oui, par hasard !

Il ouvrit une chambre ; des ronflements et des soupirs lui firent supposer que le plus grand repos régnait ; une autre...

puis la troisième... Malheureusement, l'infirmière, trop pressée, avait laissé le banc au milieu de la porte : le gestionnaire s'y accrocha les jambes, poussa un juron, si bien qu'un soldat qui n'avait pas l'esprit de circonstance laissa fuser un éclat de rire intempestif.

— Il y en a un qui se f... de moi, là-dedans ! Je vais lui apprendre...

Il fouilla dans sa poche pour chercher des allumettes, en frotta une et saisit le verre de lampe : un hurlement déchira le silence :

— Bon sang de bon sang de sacré bon sang !

Il avait laissé la peau de sa main au contact du cristal brûlant.

Evidemment, l'histoire finit très mal ; il fallut bien rallumer, mettre de l'acide picrique sur les doigts de la victime qui blasphémait comme un enragé et réclamait le caporal, malheureusement ailleurs.

Ce fut lui qui paya le plus cher : quinze jours de prison, renvoyé à son corps, — que sais-je ? Quant aux loustics de la chambre trois (« Mes gaillards, vous allez voir un peu si on se paie ma figure ! ») ils furent renvoyés dans un dépôt de convalescents, où ils s'aperçurent qu'après tout la vie n'était pas plus désagréable là qu'ailleurs, — n'eurent-ils pas, pendant huit jours, le plus vif succès en racontant l'histoire du verre de lampe et de l'officier gestionnaire à des soldats qui hochaient la tête et répétaient :

— Ça, on peut dire que vous avez dû rigoler !

Lidoire Margia

La répartition des forces allemandes

Les renseignements recueillis par notre état-major permettent d'établir que, depuis le début de l'offensive des armées austro-allemandes en Galicie et en Bukovine, les Allemands ont prélevé 9 divisions sur le front occidental pour les envoyer sur le front oriental. Quelques-unes le furent assez récemment. Ce qui permettrait de déduire — si l'on ne possédait pas d'autres certitudes, ce qui n'est pas le cas — que la résistance des Russo-Roumains n'est pas tellement négligeable puisqu'elle oblige les Allemands à mobiliser contre elle plus de cent mille hommes de troupes éprouvées.

Le décompte général des forces allemandes répartit ainsi leurs divisions sur les différents fronts :

146 divisions sur le front franco-britannique ; 91 divisions sur le front russo-roumain ; 1 division sur le front de Macédoine.

On trouve L'ŒUVRE chez tous les marchands de journaux.

Pourtant on ne la trouve pas toujours en quantité suffisante, la crise du papier nous obligeant à réduire notre tirage.

Mais on est sûr de trouver L'ŒUVRE, chez soi tous les matins en remplissant la formule suivante :

Je soussigné . . . . .

Demeurant à . . . . .

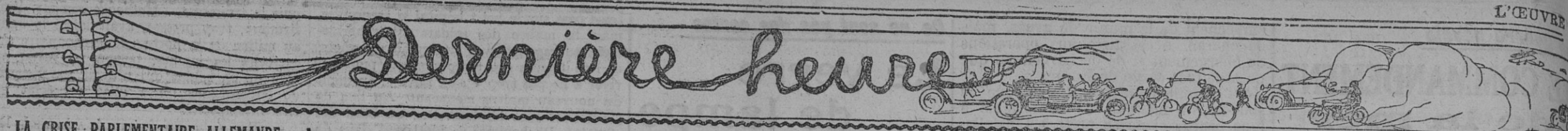
Déclare m'abonner pour un an } à L'ŒUVRE

pour six mois }

Signature.

Il suffit de remplir ce coupon et de l'envoyer, accompagné d'un mandat de 24 francs (ou de 12 francs pour 6 mois) à l'administrateur de L'ŒUVRE, 25, rue Royale, Paris.





LA CRISE PARLEMENTAIRE ALLEMANDE

LA COMPOSITION du Conseil d'Empire

Zurich, 25 août. — On télégraphie de Berlin que les sept représentants du Reichstag désignés pour faire partie du nouveau Conseil d'Empire de quatorze membres seront les députés suivants : MM. Fehrenbach et Erzberger, du parti du Centre ; MM. Scheidemann et Ebert, socialistes majoritaires ; MM. von Payer, progressiste ; le comte Westarp, conservateur, et M. Stresemann, national-libéral.

Il convient spécialement de remarquer que le nombre des représentants du Reichstag à la nouvelle commission a été fixé à sept, bien que l'assemblée compte neuf partis. Les deux partis dont les représentants sont exclus de la commission des quatorze sont les partis socialiste minoritaire et polonais.

Le "Régime Michaelis" et l'opinion allemande

Bde, 26 août. — Dans le journal hebdomadaire Die Hilfe, M. Frédéric Naumann, l'apôtre du Mittel-Europa, et l'un des chefs du parti démocratique, discute en ces termes le "régime Michaelis".

Un fait indéniable est que presque toutes les classes de notre peuple ont le sentiment croissant de vivre dans un Etat de construction archaïque. Les hommes qui ont à décider de la paix ou de la guerre sont changés comme des employés de chemins de fer : c'est pourquoi nous pouvons nous demander pourquoi soudainement, depuis un mois, c'est Michaelis l'homme en qui nous devons avoir confiance. Le fait qu'il soit apparu ainsi sur la scène politique, sans accord préalable avec les représentants du peuple, est quelque chose d'inouï au milieu de la guerre. La monarchie flétrit le peuple et s'en sert, mais elle ne l'écoute jamais. La monarchie donne au peuple un chancelier impérial de la même façon qu'elle envoie un gouverneur dans les colonies avec l'ordre : « Va et gouverne ! ». Comme si gouverner consistait en une activité isolée dont chacun est capable, sans aucun rapport de bonne volonté avec les gouvernés. La tâche du nouveau venu aurait été considérablement plus facile s'il nous était apparu moins miraculeusement et non comme un présent qu'on nous aurait fait d'en haut.

Pitts loin M. Naumann déclare ne pas croire à l'énergie du nouveau chancelier. Il craint évidemment que dans ces circonstances on « Europe centrale » ne se réalise pas. Aussi s'exprime-t-il en ces termes au sujet des futures négociations de paix :

Quels sont donc les hommes qu'enverra au congrès de la paix le nouveau chancelier ? Même si nous partons de ce point qu'il n'ira pas lui-même et y enverra MM. Helfferich et von Kuhlmann, c'est toujours lui, le chancelier impérial, qui, d'après la Constitution, reste responsable. Aussi bien le peuple est-il étonné et sans doute aussi horrifié qu'une aussi lourde responsabilité soit placée sur les épaules d'un homme que personne n'a tenu jusqu'ici pour un connaisseur en fait de politique étrangère.

A la suite du récent incident, le Vorwärts est amené à prévoir une incompatibilité absolue entre M. Michaelis et le Reichstag, incompatibilité qui aboutira à une retraite plus ou moins prompte du chancelier.

Berne, 26 août. — Le discours du chancelier à la Commission du budget ne satisfait pas la Deutsche Tages Zeitung, qui publie un article intitulé : « La pression sur le chancelier ».

La Deutsche Tages Zeitung s'oppose à l'avance à ce que les pouvoirs des partis majoritaires soient augmentés ; elle conseille à ces partis de ne pas trop mettre en avant la légende de leur union et dit :

En insistant sur leur union, dans le but de rendre le chancelier docile à leur thèse, les partis majoritaires pourraient bien condamner d'avance leur tentative à un échec.

Convocation du Reichsrat autrichien

Zurich, 26 août. — Les travaux préparatoires pour la prochaine session du Reichsrat autrichien vont commencer. La semaine prochaine, les commissions du commerce, de l'économie de guerre, de la politique sociale, de l'alimentation, des services sanitaires et de la prévoyance sociale vont se réunir.

Les premiers jours de la semaine prochaine, en même temps, le président Seidler va réunir tous les chefs des offices de l'alimentation pour leur faire un rapport sur la situation alimentaire.

L'AMÉRIQUE ET LA GUERRE

Une commission d'achats aux Etats-Unis

New-York, 26 août. — Le département de la trésorerie publie une note officielle suivant laquelle des arrangements définitifs ont été signés par le secrétaire de la trésorerie, au nom des Etats-Unis, avec les représentants de l'Angleterre, de la France et de la Russie, en vue de la création d'une commission dont le siège sera à Washington. Elle sera chargée de tous les achats faits par les gouvernements alliés aux Etats-Unis.

On pense que ces arrangements auront pour effet de permettre une utilisation plus efficace des ressources des Etats-Unis et des gouvernements étrangers pour la poursuite de la guerre.

La commission commencera à fonctionner immédiatement. Tous les programmes d'achats vont lui être soumis ; elle les examinera et ils seront mis à exécution sous sa direction.

L'Argentine près de la décision

Buenos-Ayres, 25 août. — Le gouvernement a déclaré ce soir qu'il n'avait pas encore reçu de réponse de l'Allemagne au sujet du Toro. Le gouvernement argentin a décidé de terminer cette question à bref délai.

LA NOUVELLE RUSSIE

LES COSAQUES acclament Kornilof

Petrograd, 26 août. — A la suite d'un article dans lequel la Isvestia, organe officiel du Soviet, a annoncé le prochain remplacement du généralissime Kornilof, le conseil des troupes cosaques vient de voter une motion conçue en ces termes :

1° Le Soviet n'a pas le droit de s'immiscer dans l'œuvre de réorganisation de l'armée entreprise par le généralissime Kornilof ;

2° Kornilof ne peut ni ne doit être remplacé, car il est le véritable chef populaire et le seul général capable de remonter le moral des troupes et de sauver le pays dans cette heure critique ;

3° Le remplacement du généralissime produirait une impression pénible et aurait une répercussion funeste sur l'état d'esprit des cosaques, lesquels se verraient dans la nécessité de décliner toute responsabilité, aussi bien pour ce qui concerne leur action au front que leur attitude dans le pays.

La motion se termine par une protestation de dévouement total pour l'héroïque chef de l'armée et le grand révolutionnaire Kerensky, lesquels « peuvent compter sur la soumission complète et sur l'aide efficace des cosaques ». — (Radio.)

L'agitation des maximalistes à Moscou

Moscou, 25 août. — Malgré deux appels, l'un du maire, l'autre des socialistes révolutionnaires, invitant tous deux la population à garder le calme et à assurer à la conférence qui doit se tenir cet après-midi les conditions nécessaires à un travail tranquille, quelques grèves ont commencé dès ce matin. Les tentatives des maximalistes pour rendre le mouvement général ont échoué jusqu'ici. Le mouvement est provoqué et mené avec activité uniquement par les maximalistes et a pour but principal de protester contre l'Assemblée nationale.

Un violent incident au Soviet

Petrograd, 22 août (Retardée dans la transmission). — Un incident des plus violents vient de se produire à la séance qu'a tenue ce soir le Comité des délégués ouvriers et soldats, et où il a été surtout question de la défense nationale.

Les Bolcheviks ayant fait une longue et révoltante déclaration, le citoyen Liber fit entendre une vigoureuse et patriotique protestation. Il compara les auteurs de la déclaration aux pillards du front et il proposa de mettre les Bolcheviks hors la loi de la démocratie révolutionnaire. D'autres orateurs demandèrent qu'on fut maintenant sans pitié pour les Bolcheviks. — (Radio.)

Nouvelles mesures sur la presse

Petrograd, 22 août (Retardée dans la transmission). — Par suite de la regrettable attaque qui s'est produite dans un journal contre deux diplomates roumains, le gouvernement vient de décider de compléter le projet de loi sur les offenses par la voie de la presse aux gouvernements alliés par des dispositions qui viseront particulièrement les offenses et les voies de fait envers les représentants diplomatiques de ces gouvernements. — (Radio.)

M. Sturmer à l'agonie

Petrograd, 25 août. — L'état de M. Sturmer s'aggrave d'heure en heure. Dans l'après-midi, l'ancien ministre a fait venir un prêtre qui lui a administré les derniers sacrements. — (Radio.)

La famille impériale et la Constituante

Petrograd, 26 août. — Les grands-ducs Nicolas Mikhaïlovitch et Paul Alexandrovitch, agissant au nom de tous les membres de la famille Romanov, viennent de remettre entre les mains de M. Maklakof, président de la commission pour les élections à l'Assemblée constituante, une lettre collective protestant contre l'exclusion de tous les membres de la famille impériale de la liste des citoyens ayant droit au vote à cette assemblée. L'ex-lar a joint sa signature à cette protestation.

A LA CONFÉRENCE DE MOSCOU

Déclarations de MM. Avksentief et Prokopovitch

On a lu en première page le discours qu'a prononcé M. Kerensky en ouvrant la conférence de Moscou.

Après M. Kerensky, M. Avksentief, ministre de l'intérieur, monte à la tribune. Parmi les projets qui sont élaborés, le ministre signale celui qui concerne la création d'organisations spéciales en province, qui serviront d'intermédiaires entre le pouvoir suprême et les pouvoirs locaux et la formation d'un corps de commissaires ambulants du gouvernement provisoire.

M. Prokopovitch, ministre du commerce et de l'industrie, parle ensuite. Il montre que le pivot de la situation économique en Russie est la guerre, qui a coûté pendant la première année 5.300 millions de roubles ; pendant la deuxième année, 11.200 millions et dont les dépenses pendant la troisième année courante s'élèvent déjà à 18 milliards. D'un autre côté, le total des recettes de tout le pays depuis a été d'environ 16 milliards.

Au point de vue du ravitaillement, la situation du pays est extrêmement difficile et dans plusieurs provinces le pain pourra faire défaut. L'approvisionnement de Petrograd et de Moscou est réduit au minimum. La récente rupture du front a déterminé aussi de graves difficultés dans l'armée.

Etudiant ensuite la situation de l'industrie, le ministre déclare qu'il cherche à ménager l'industrie existante, à maintenir ses forces créatrices, à la préparer à la démobilitisation.

VIOLENTS INCIDENTS à la Chambre grecque

Athènes, 25 août. — Un violent incident s'est produit ce soir au cours de la séance de la Chambre. M. Boussios, membre de l'opposition, a réitéré les arguments déjà présentés par M. Stratos au sujet de la convocation de la Chambre, puis a abordé la question de l'abdication du roi Constantin.

Le roi Constantin, a-t-il dit, a été éloigné de Grèce par la volonté des puissances de l'Entente, mais n'a pas abdiqué, et la preuve en est qu'aucun acte d'abdication n'a été présenté à la Chambre. Personnellement, en ma qualité de député, je ne peux reconnaître le nouveau roi.

Cette déclaration a provoqué un tumulte indescriptible. Les députés de la majorité ont violemment apostrophé l'orateur, et l'un d'eux s'est écrié sur M. Boussios avec des gestes menaçants. Un grand nombre de députés et M. Venizelos lui-même ont quitté leurs bancs pour s'interposer et protéger M. Boussios.

Une fois le calme rétabli, M. Venizelos a pris la parole pour exprimer son indignation à l'égard de pareils procédés. Il a déclaré qu'il fera respecter à la Chambre la liberté de parole.

La Grèce et la République

Athènes, 26 août. — Les débats se sont poursuivis dans la nuit. Le fait capital a été la discussion engagée au sujet des tendances républicaines du pays et de la possibilité et de l'opportunité d'instaurer la république en Grèce.

La question a été posée à la tribune par M. Cafandaridis, rapporteur du projet de la majorité.

Après avoir répondu aux arguments de la minorité, M. Cafandaridis posa le problème capital devant la Chambre en déclarant que les tendances républicaines de la Grèce étaient indéniables et déclara :

L'âme nationale ne doit pas oublier que les régimes politiques ne sont pas immuables. Notre devoir est d'adapter le régime aux véritables intérêts et au véritable idéal du pays. C'est ainsi que nous sommes dans l'obligation d'abandonner le système gouvernemental de la tyrannie pour marcher vers la réalisation de la souveraineté populaire.

M. Cafandaridis conclut en ces termes : Nous avons le droit et le devoir de tendre nos efforts vers l'entière prédominance de l'esprit républicain.

Le discours de M. Cafandaridis amena M. Venizelos à faire une déclaration importante. Après avoir dit que M. Cafandaridis avait parlé en son nom personnel et non au nom d'un parti, M. Venizelos déclara :

Malgré l'ébranlement du pouvoir royal provoqué par les agissements du roi déchu, le gouvernement, interprétant l'opinion de la Chambre, estime qu'il est de son devoir d'essayer encore le fonctionnement de l'institution royale en Grèce.

C'est, à coup sûr, la dernière expérience que nous en faisons, et je suis certain que le peuple grec, ainsi que la majorité des représentants qu'il enverra à l'Assemblée nationale, approuveront sincèrement cet essai, afin de rendre fortes et sûres les conditions du fonctionnement ultérieur du régime de « république couronnée ».

M. Popp fit ensuite une profession de foi républicaine, et la séance fut levée à minuit.

Les débats continueront demain. — (Radio.)

Le roi Alexandre à Salonique

Salonique, 25 août. — Le roi Alexandre vient d'arriver à Salonique. Sa visite dans la ville éprouvée a été l'occasion d'une manifestation loyaliste, laquelle, étant donné les tristes circonstances actuelles, a été très sobre et très simple.

Le train royal, longeant les quais, s'est arrêté à 10 heures du matin à la Tour Blanche. Il était attendu par les groupes grecs et alliés.

Le général Sarraïl, entouré de son état-major, des généraux anglais et russes, ainsi que du général Zimbrakakis, commandant l'armée de la défense nationale, des membres du corps diplomatique des pays alliés, du maire de Salonique, des ministres grecs actuellement dans la ville et des principales autorités, vint au-devant du souverain et le reçut à sa descente du train. Les musiques jouaient les hymnes nationaux. Une foule immense et émue assistait à la réception.

Le roi Alexandre, accompagné par le général Sarraïl, passa ensuite les troupes en revue. Il visitera, au cours de l'après-midi, les quartiers détruits par l'incendie, ainsi que les camps où sont provisoirement groupés les sinistrés. — (Radio.)

LA GUERRE AÉRIENNE

L'activité des pilotes britanniques

Communiqué britannique du 26 août soir. — L'aviation a montré hier, par suite du mauvais temps, assez peu d'activité jusqu'à la soirée. A ce moment, nous avons effectué avec succès des observations et du travail en liaison avec l'artillerie et livré un certain nombre de combats. Trois appareils ennemis ont été abattus et quatre autres contraints d'atterrir désarmés. Deux de nos nôtres ne sont pas rentrés.

LA HOLLANDE PROTESTE contre le passage d'aéroplanes allemands au-dessus de son territoire

La Haye, 26 août. — Un communiqué officiel du ministère des affaires étrangères annonce que le gouvernement néerlandais a protesté à Berlin contre le passage de l'escadron d'aéroplanes au-dessus du territoire hollandais, le 18 août, et le lancement de bombes qui n'avait aucune nécessité militaire.

Le gouvernement néerlandais a refusé d'accepter les explications du gouvernement allemand, selon lesquelles l'escadron d'aéroplanes allemands volant au-dessus de la Manche aurait perdu l'orientation.

LA SITUATION POLITIQUE EN ESPAGNE

M. DE ROMANONÈS à Saint-Sébastien

Madrid, 26 août. — On annonce que le comte de Romanonès vient de partir pour Saint-Sébastien.

Dans certains milieux, on attribue à son voyage une grande signification politique car on suppose qu'il va s'entretenir avec le souverain au sujet de la situation actuelle de l'Espagne.

La santé de M. Pablo Iglesias

Madrid, 26 août. — Le journal El País dit que les nouvelles qui ont circulé hier représentant l'état de santé de M. Pablo Iglesias comme désespéré sont exagérées. Selon lui, l'état du leader socialiste est loin d'être aussi grave que l'on veut bien le dire, et l'on espère que la science médicale obtiendra sa guérison.

Les opérations militaires

FRONT BRITANNIQUE

Communiqué de l'après-midi. — Nous avons attaqué, hier soir, et chassé l'ennemi des éléments de tranchées repris par lui dans la matinée au nord-est de la ferme de Guillemont. Nos anciennes positions sont entièrement rétablies. Une tentative de contre-attaque allemande effectuée dans le courant de la nuit a échoué.

Les Portugais ont repoussé, cette nuit, un coup de main au sud-est de Laventie. L'artillerie allemande a montré une grande activité cette nuit, à l'est d'Ypres et vers Lombartzyde.

ARMÉE D'ORIENT

Communiqué du 26 août. — Journée calme sur l'ensemble du front.

Plusieurs détachements ennemis qui essayaient d'aborder nos lignes entre les lacs de Presbata et d'Orhidra ont été repoussés.

Les avions alliés ont bombardé les environs de Demir-Hissar et les campements ennemis au nord du lac Malick.

FRONT RUSSE

Communiqué russe du 26 août. — Dans la direction de Baranovitchi, l'artillerie a manifesté une activité intense et, fait à remarquer, l'activité du feu ennemi a également augmenté dans de grandes proportions. Dans la direction de Vladimir-Volinsk, dans la nuit du 25-26, l'ennemi a dirigé son offensive sur nos tranchées situées au nord de Chelwov, mais il a été rejeté par notre feu d'artillerie.

Nos pilotes ont lancé des bombes sur beaucoup de points des positions ennemies.

FRONT ROUMAIN

Communiqué roumain. — Entre les vallées de la Dolina et de la Putna, les troupes roumaines ont repoussé trois attaques ennemies dont deux au sud de Cosma et une sur le mont Racibon.

Dans le secteur situé entre Arăsti et Marasesti, bombardement rapproché d'intensité variable. Sur le Sereth, l'ennemi a bombardé violemment, mais sans effet, Jos et Candrea et a déclenché une attaque contre les tranchées du secteur Mamolens-Corbili, réussissant à occuper des positions qui avaient été évacuées à cause du bombardement. Les Roumains, par une violente contre-attaque, ont repris ces positions.

Communiqué russe. — Dans la région sud-ouest de la ville, sur le Sereth, l'ennemi a pris l'offensive et a occupé une partie de nos tranchées. Notre contre-attaque a immédiatement rétabli la situation. Dans la direction de Kez-d'Vasarely, les attaques de l'ennemi au nord de Groszsi et au nord-est de Soweje ont été rejetées.

FRONT DU CAUCASE

Communiqué russe du 26 août. — Nos troupes ont fait reculer l'ennemi de la ligne allant de la montagne Bhakajava à l'ouest de Ouchknie jusqu'à la vallée de la rivière Roudari Cheshkhiwa.

EN AFRIQUE ORIENTALE

Londres, 25 août. — Communiqué officiel. — Région de Lindi : Aucune rencontre importante n'a eu lieu depuis l'action du 3 août qui a eu pour résultat de rejeter les Allemands le long de la route Lindi-Massassi. Les récentes opérations de nos colonnes dans ce secteur ont été contrariées par les pluies, mais l'ennemi cependant a été repoussé de plus de huit milles pendant ces derniers jours. — Région de Kilwa : L'ennemi qui est retrapé devant nos troupes qui se sont avancées vers la vallée de M'buokuru. — Région nord : Les postes allemands de la rivière Ruaha ont été rejetés sur la rive sud par l'avance des colonnes belges venant de Kilossa.

A M'pyo, à 65 milles au sud-ouest de Machinge, un important contingent allemand est complètement cerné par nos colonnes opérant dans cette région. — Région sud : Nos troupes approchent de Tuduru, centre ennemi important d'approvisionnement.

Aucun changement matériel important dans la situation dans les autres régions où nos colonnes continuent à presser l'ennemi.

Les opérations des Flandres et l'inquiétude de l'ennemi

Le Havre, 26 août. — Des nouvelles de source autorisée font connaître que les Allemands ont ordonné à la Banque de Courtrai de transférer toutes les valeurs à Bruxelles.

D'autre part, on apprend qu'environ mille civils flamands ont été dirigés sur Zebrugge pour exécuter des travaux d'ordre militaire.

Des travaux exécutés par des civils réquisitionnés se font aussi à Blankenberghe. Il en est de même dans la région avoisinant la frontière hollandaise.

Dans la région d'Ypres, les Allemands réquisitionnent des allées en grande quantité.

Quoique la collaboration des bateliers soit bien payée par les Allemands, cinquante-cinq bateliers sur une soixantaine ont catégoriquement refusé d'exécuter les ordres de l'ennemi.

LA GUERRE SOUS-MARINE

Un vapeur danois coulé

Le vapeur danois Alexandere-Shukoff, jaugeant 1.562 tonnes, allant sur ballast d'un port danois à un port anglais, a été coulé le 22 août. L'équipage est sauvé.

LA NOTE PONTIFICALE SUR LA PAIX

DÉCLARATIONS de M. Radoslavof

Lausanne, 26 août. — M. Radoslavof, président du Conseil bulgare, a déclaré au correspondant du journal Az Est :

On croit généralement que le pape avait envoyé sa note avant d'entrer en contact avec les gouvernements belligérants.

En ce qui me concerne, le Saint-Père n'a pas eu besoin d'une telle prise de contact, car le desir des nations qui souffrent de cet incendie mondial, le cœur de tous les peuples se trouve du côté du pape.

Les Etats centraux donneront une réponse à cette proposition concrète du pape. Chaque Etat répondra séparément, mais je puis vous dire qu'aucun des Etats centraux ne se mettra en opposition avec les autres.

La Turquie, elle aussi, répondra dans le même sens que ses alliés.

J'attends avec une calme confiance le jour où l'Entente cherchera un meilleur médiateur pour offrir la paix. Ce jour ne peut plus être éloigné, car nous sommes exactement renseignés sur les événements qui se produisent dans les pays de l'Entente.

M. PAINLEVÉ FÉLICITE l'armée italienne

Le ministre de la guerre vient de faire parvenir au ministre de la guerre d'Italie le télégramme suivant :

L'armée française suit avec enthousiasme les exploits de ses frères d'armes italiens et le développement magnifique que le commandement suprême a su donner à ses vastes opérations sur le front de l'Isonzo.

En son nom et au mien, je vous adresse toutes mes félicitations. Cette splendide victoire est le présage certain du succès final que l'armée française sera fière d'obtenir avec ses vaillants alliés. — Signé : PAUL PAINLEVÉ.

SIR DOUGLAS HAIG félicite les troupes canadiennes

Londres, 26 août. — Sir Douglas Haig a envoyé le message suivant au général Currie :

Je désire vous féliciter personnellement du succès si important et si complet qui a marqué votre prise de commandement du corps canadien.

Les divisions que vous avez mises en ligne le 15 août ont totalement détruit quatre divisions allemandes. Les pertes subies par l'adversaire peuvent être évaluées avec certitude au double de celles que les troupes canadiennes ont éprouvées. Le courage, la bravoure et la ténacité déployées dans l'attaque et dans la défense des positions conquises contre de puissantes contre-attaques maintes fois répétées ont été en tous points admirables.

ABONNEMENTS DE VACANCES

Pendant la période des vacances, l'Œuvre accepte les abonnements pour des périodes commençant et finissant au gré des abonnés.

Leur prix est de 0 fr. 50 par semaine pour la France et de 1 franc pour l'étranger, et l'on peut les souscrire soit à nos bureaux, soit par un mandat-poste adressé à l'administrateur de l'Œuvre.

ALEXANDRE HEPP  
LA GUERRE  
LES CŒURS ARMÉS  
1916  
Toute la vie sentimentale dans la vie héroïque  
E. FASQUELLE, éditeur. Un vol. in-18, 3 fr. 50  
Du même auteur : LES CŒURS EMBELLIS, 1914-1915

Les Spectacles

THEATRES

Ce soir :  
Odeon. — 8 h. — Marie Tudor.  
VAUDEVILLE. La Revue du Vaudeville ; Boucot ; Mme Marg. Lavigne et Guyon fils.  
GRAND-GUIGNOL. 8 h. 30. La petite Maison d'Auteuil ; la petite Maud ; La Recrue. Mat., a. j., sam. et dim., à 2 h. 30.  
LA PIE QUI CHANTE. 8 h. 45. Martini, Mauricel, Secretan. Rev. de Rip. Busy ; Dhervilly.  
LITTLE-PALACE. 8 h. 45. Douai. L'Œuvre dévouée.

MUSIC HALLS ET CONCERTS

FOLIES-BERGÈRE. 8 h. 30. La Grande Revue, Di. Matinées et fêtes, matinée.  
OLYMPIA. 8 h. 30. Spect. music hall. Vendredi et dimanche, matinée.  
CONCERT MAYOL. La Revue Sensationnelle, 2 actes, 20 tableaux.  
CHEZ SENG. (Louv. 28-21). Esen Abbins, cycliste, Max Hollys, Vylina, G. Roger et 10 alt.

CINEMAS

ELECTRIC PALACE. 5 h. 45 des Italiens. La petite Pensionnaire ; Le Fiacre no 13.  
OMNIA PATHE. L'Œuvre sincère ; Le Petit Chaperon rose ; Pour l'amour de la Serana.  
AUBERT-PALACE. 24 h. des Italiens. Une Aventure à New-York ; Le Fiacre no 13.  
TIVOLI-CINEMA. L'Œuvre sincère ; Le Rap. Le Fiacre no 13 ; Le Cœur d'une simple.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le gérant : VICTOR ATKINSON.

Société anonyme des Imprimeries Wellhoff et Rogas, 16-18, rue Notre-Dame-des-Violettes, Paris.